

fort recherchées, si elles ont la réputation d'avoir eu beaucoup d'adorateurs : on y voit une preuve de leur mérite.

Je rentrai à l'hôtel pour dîner. A la table voisine de la mienne, mangeaient trois dames fort parées, femmes d'administrateurs ou de chefs militaires sans doute, car plusieurs personnes vinrent les saluer.

A quelques pas plus loin, on voyait quatre Arabes en burnous blanc, dont deux étaient décorés.

A une troisième table se trouvaient deux ecclésiastiques, dont la soutane noire contrastait avec la blancheur du vêtement arabe.

Plus loin, c'était un papa avec ses deux petits enfants, à qui, pour l'ouverture de la foire, il avait probablement promis un dîner au restaurant.

Beaucoup de tables sont occupées par des officiers. Le service est fait par des domestiques adroits et propres. Au comptoir, la dame de la maison, fort belle personne, trône comme au café de Paris ou à la Maison dorée.

Après le dîner, je descends au champ-de-foire. Il avait tout l'éclat d'un début. La foule y était encore plus compacte et plus bigarrée que la veille. Les magasins étaient ouverts, les curieux pouvaient donc complètement s'y satisfaire : aussi y en avait-il beaucoup.

La première chose qui frappait, non les yeux mais les oreilles, étaient les cris de ces marchands à prix fixe, dont les étalages forment, avec les exhibitions de pain d'épices, le fonds de nos foires. La seule différence consistait dans le prix : les boutiques à six liards devenaient ici les boutiques à deux sous ; celles à onze sous étaient à treize, celles de treize étaient à quinze. Le voyage et les frais motivaient bien cette petite augmentation. Chaque boutiquier annonçait sa marchandise en français avec ce roulement de langue particulier à ce genre

d'appel. Ils étaient secondés par un compère arabe, maure ou juif, qui répétait la réclame dans l'idiome indigène. Du reste, les marchandises étaient les mêmes que celles qu'on débite en France : bimbelotterie, quincaillerie, coutellerie, brosse, ferblanterie, etc.

Les étalages de pain d'épices se distinguaient par un article dont je n'avais pas l'idée : c'étaient des figures de deux à trois pieds de haut, représentant des arlequins, des polichinelles, des soldats au port d'arme, etc.

Ces monuments au miel attiraient moins les regards des Arabes que les images de papier ; il y en avait presque autant que de pains d'épices, et parmi celles qui fixaient surtout leur attention, étaient des portraits de la sainte Vierge en buste et de grandeur naturelle, où les couleurs les plus éclatantes avaient été prodiguées, non seulement sur les vêtements, mais sur la figure. Ce n'était pourtant pas cet éclat qui émerveillait le plus nos Africains, c'était l'ampleur que l'artiste avait donnée au buste et notamment au visage, qu'on aurait pu prendre pour la lune dans son plein. Il avait véritablement travaillé pour ce pays, où une femme n'a droit à l'admiration et au respect que dans la mesure du volume qu'elle présente. Aussi je ne saurais exprimer l'extase dans laquelle tombaient les indigènes en face de ces étranges peintures ; ils ne pouvaient en détacher leurs yeux, et si jamais on en convertit, nul doute que ce ne soit au culte de la Madone.

Quelques portraits de l'impératrice, absolument du même style, les arrêtaient aussi ; mais la face en était moins ronde, et dès-lors ils étaient loin d'exciter, au même degré, leur vénération.

Une seule chose faisait concurrence aux images, c'était un de ces jeux dits : *chemin de fer*, espèce de loterie où l'on gagne des macarons. Ce n'était ni la mécanique,

ni les macarons qui émerveillaient les Arabes, c'était une grande poupée qui distribuait les lots gagnés.

La grande poupée attirait aussi quelques femmes, mais la majorité se portait aux boutiques de modes, lingerie, rubanerie : là on voyait pêle-mêle Françaises, Espagnoles, Juives, Mauresques. Parmi les Juives, il y en avait de richement parées. Une entr'autres, que me fit remarquer mon compagnon de promenade, avait sur elle, assurait-il, pour plus de trente mille francs de pierreries.

Outre ces boutiques françaises, on en voyait d'arabes qui, bien que peu nombreuses, éclipsaient par leur richesse tout le reste de la foire. Il n'y avait là que des articles du pays et de fabrique algérienne : broderie, bijouterie, sellerie, armes de luxe, le tout éclatant d'or et d'argent. On y voyait aussi des objets de curiosité, notamment des œufs d'autruche couverts d'arabesques et de couleurs artistement distribuées.

Ces magasins étaient tenus par des Maures, parlant tous français et ne négligeant aucune câlinerie pour attirer les dames et déterminer leur choix. Il y en avait un surtout qui y réussissait au mieux : il y mettait une habileté vraiment extraordinaire. Si vous aviez l'imprudence d'arrêter vos regards sur quelque bijou, il vous priait d'abord de le considérer de plus près ; puis, en vous en vantant le travail, il vous entortillait si bien que vous finissiez presque toujours par céder. Les Maures en remontreraient aux Juifs dans le talent de bien vendre.



## CHAPITRE XLII.

Suite d'Alger. — Staouéli. — Les Trappistes. — Sidi-el-Ferruch — Cheraga.

Je n'avais pas à me plaindre du temps depuis que j'étais en Afrique : le soleil y était ardent, mais la brise de mer soufflait, et je n'y avais pas plus souffert de la chaleur qu'en Italie et beaucoup moins qu'en Espagne. Cette nuit du jeudi au vendredi, les choses changèrent. Quoique j'eusse laissé ma fenêtre et ma porte ouvertes pour établir un courant d'air, il me semblait que j'étais à la gueule d'un four et, qu'au lieu de fraîcheur, il entrait dans ma chambre un gaz desséchant. Alors les piqûres des mosquitos, quoique déjà anciennes, se réveillent avec d'horribles démangeaisons ; à celles-ci s'en joignirent de nouvelles, et je passai une cruelle nuit.

En me levant, j'étais brisé ; pouvant à peine me soutenir, je croyais avoir la fièvre ; mais les premières personnes que je rencontrai se plaignaient du même

mal, et je sus d'elles que le vent du désert, ou le siroco, soufflait depuis la veille. Ah! damné vent! je te connais maintenant et je sais ce que tu vaux!

Croyant y échapper en me sauvant de la ville, je prends une calèche pour aller à Staouëli visiter le couvent des Trappistes.

Nous remontons la route par où je suis entré à Alger, et j'admire de nouveau les nombreux et savants détours qui conduisent, par une pente douce, au sommet de la montagne, si difficile à escalader dans le quartier arabe. Là, je m'arrête pour revoir encore ce magnifique spectacle, dont on ne se lasse pas.

Nous rencontrons un régiment de hussards qui nous envoie de la poussière, ce qui ne rend pas le siroco plus supportable; nous atteignons, après avoir passé l'embranchement de Delhys-Ibrahîm, un bois d'oliviers qui annonce une bonne récolte, car chaque arbre est couvert d'olives; puis le joli village de Cheraga. La route est très-animée; à chaque instant nous y trouvons des Maures, des Bédouins, et, ce qui prouve combien le pays est tranquille, des femmes, des jeunes filles chrétiennes allant aux champs ou d'un village à l'autre.

A neuf heures et demie, des fermes isolées se montrent de distance en distance; une vaste plaine mi-cultivée est devant nous; la mer est à droite; au loin, les cimes élevées de l'Atlas.

J'arrive au couvent, dont l'approche est annoncée par une croix plantée sur la route et la belle culture des champs. Le frère portier, après m'avoir demandé mon nom, me dit que puisque je viens dans la maison pour la première fois, on me fera, selon l'usage, une réception solennelle. Deux moines entrent, ils sont vêtus de blanc; ils saluent, se couchent à terre et la baisent; ensuite, ils me conduisent à leur chapelle, m'y offrent l'eau

bénite et me montrent l'autel où je dois m'agenouiller et faire ma prière. Nous rentrons au parloir, où l'on me lit un chapitre de l'*Imitation*.

Le cérémonial achevé, je visite les diverses parties du couvent. Je vais voir le dortoir ; chacun a sa cellule ; elle est ouverte : le lit consiste en un maigre matelas et une couverture.

J'entre au chapitre, puis au réfectoire. La table y est mise pour le dîner. A la place de chacun est une bouteille de grès remplie d'eau. L'odeur qui s'échappe de la cuisine n'est pas mauvaise, c'est celle d'une soupe aux légumes.

Je vais faire une visite au père Augustin, qui remplace le prieur. Avec celui-ci je puis causer, car on m'avait prévenu de ne rien dire aux moines. Nous parlons de mes voyages, puis du couvent. Il contient quatre-vingts moines ; on trouve peu de novices en Afrique, ils viennent de France, d'où l'on n'envoie le plus souvent que d'anciens frères, dont la vocation est éprouvée. Les jeunes restent rarement.

Les quatre-vingts moines ne suffisent pas pour les travaux de la maison et l'exploitation des terres, car tous travaillent. Ils ont cinquante domestiques arabes dont, m'a dit le supérieur, on est fort satisfait.

Je retourne au chœur pour entendre chanter les frères. Ce n'est point par le chant que brillent les moines. J'en rencontre plusieurs occupés à lire ou méditer sous les galeries. J'en vois un appuyé sur la balustrade, la tête baissée, l'œil fixe et les traits immobiles : il personnifiait bien le découragement et le dégoût de la vie. Il ne se retourne même pas quand nous passons.

Le supérieur, peut-être parce qu'il a la permission de parler, ne semble pas triste comme les autres. Nous allons visiter les jardins ; on me présente un petit fruit

jaune, qui vient sur un arbuste dont j'ai oublié le nom : il a un goût acidulé assez agréable.

J'admire de belles plantations de citronniers et autres arbres fruitiers ; les produits se portent à Alger. Le beurre qu'on fait au couvent est d'une excellente qualité ; il se vend quatre francs vingt centimes le kilo. On n'y fait pas de fromage.

Je visite les étables, non moins propres que nos écuries de luxe ; aussi les vaches et les bœufs de labour y sont d'une beauté et d'un embonpoint qui contrastent avec la maigreur des maîtres. Un matérialiste, forcé de faire ici un choix, préférerait au régime des frères celui de leurs bestiaux. Ceux-ci ont une nourriture de leur goût et à discrétion, une excellente litière pour se coucher ; ils dorment leur nuit entière sans soucis du lendemain et ne travaillent qu'autant qu'il le faut pour entretenir leur santé. Personne ne mangeant de viande au couvent, on ne les engraisse que pour le travail, comme les vaches pour leur lait : ils sont assurés ainsi d'une longue vie. Sauf le bœuf Apis et le veau d'or, je ne pense pas que, dans la création, il y ait jamais eu de ruminants plus heureux, et si Nabuchodonosor avait fait là sa pénitence, il aurait certainement, après cette double expérience, renoncé à redevenir roi.

Je visite le cimetière des moines, où je remarque quelques fragments antiques, entr'autres un reste d'amphore. C'est à cette place même que se donna, en 1830, la bataille de Staouëli ; ce fut au point le plus élevé du cimetière que l'officier, dont j'ai parlé, planta le drapeau français. C'est sous un palmier qui existe encore dans la cour du couvent que l'aga, parent du dey et qui commandait son armée, avait placé sa tente.

Le couvent ne date que de 1843 ; un bataillon d'infanterie fut envoyé pour aider à sa construction et aux

défrichements des terres. Dans les fondations est un lit de boulets ramassés sur le champ de bataille, et partout où il y a un pignon ou un pilier c'est un boulet qui en termine le couronnement.

De ce cimetièrre, on a une très-belle vue : on aperçoit la mer, le bourg de Saint-Ferdinand et le cap de Sidi-el-Ferruch, où les Français débarquèrent en 1830.

On m'invita à dîner, je remerciai ; je voulus seulement goûter le vin du crû, qui m'a paru bon.

En quittant le supérieur, je déposai mon offrande chez le frère portier, qui me donna un chapelet et des médailles. Puis j'allai faire une promenade jusqu'à Sidi-el-Ferruch qui n'est pas loin de Staouëli. J'aurais désiré y prendre un bain, mais j'étais seul et j'eus peur qu'on ne m'y volât mes habits, ce qui m'aurait fort embarrassé : je n'aurais eu alors pour ressource qu'une robe de moine.

Au retour, mon cocher me demanda la permission de s'arrêter à Cheraga pour y visiter un ami. Je fus avec lui chez cet ami qui se nomme Berbillon, natif du département de l'Oise et ancien soldat du 35<sup>e</sup> de ligne. M. Berbillon, en apprenant que j'habitais le département de la Somme qui touche à l'Oise, voulut absolument me faire boire du vin de Cheraga : j'avais goûté de celui des moines, je ne refusai pas celui du soldat. Ma foi ! le crû de Cheraga vaut au moins celui de Staouëli : c'est un vin rouge léger et qui ressemble au Beaujolais. J'engageai le propriétaire à persévérer dans ses essais, en lui prédisant du Pomard et du Clos-Vougeot africain. N'ai-je pas bu du Bordeaux d'un crû de Calabre, et du Bourgogne fait à Madère avec des vignes bourguignonnes ? Il ne faut donc désespérer de rien, et l'Afrique aura aussi son Champagne.

En revenant, je rencontre trois femmes voilées à cheval, conduites par un Maure ; et un peu plus loin un marchand

de vin ambulant qui, pour enseigne de sa marchandise, portait sur la tête un large entonnoir en manière de casque : les bords le garantissaient du soleil et le tuyau lui envoyait de l'air.

Près d'arriver à la ville, nous passons à côté d'un camp établi sur la pente de la montagne.

La journée n'était pas encore fort avancée, je voulus tenter un nouvel effort pour voir M. Berbrugger et le musée. On m'avait dit qu'en m'adressant au café maure voisin, je pourrais peut-être découvrir le gardien et obtenir l'entrée des galeries. Je trouvai le café maure, qui était grand comme une échoppe de moyenne dimension, et le cafetier assis les jambes croisées, mais il avait bien trop à faire pour me répondre. Une puissante négresse, de l'espèce dont les dents de cannibale m'étaient encore présentes, l'avait justement entrepris, et bondissant de colère elle semblait tout-à-fait disposée à lui faire un mauvais parti. Était-ce l'une de ses épouses ? A la mine déconfite qu'avait l'homme et aux airs vainqueurs que prenait la dame, j'étais tenté de le croire. Si le malheureux en a beaucoup de cette trempe dans son harem, il n'a guère le loisir de s'y ennuyer.

Après avoir épanché sa bile en cris, en menaces, en démonstrations du poing, elle se retira majestueusement, et je pus à mon tour demander audience. Le Maure, qui savait un peu de français, me dit que le gardien venait précisément d'entrer au musée ; il m'indique une porte grillée où je pouvais frapper. J'arrivai à point, je l'aperçus, dans l'intérieur, couché sur un banc de pierre. Je frappe : à ce bruit, je vois mon homme se lever doucement, puis se glisser de côté et disparaître. Je crois qu'il a pris un couloir pour m'ouvrir, mais personne ne vient. Je reffrappe, rien ; bref, j'y perdis mon temps comme la première fois.

J'étais piqué au jeu. Jamais je n'avais vu de portier se sauver quand on était à sa porte. Aiguillonné par la difficulté, je n'en éprouvais que plus d'envie de connaître M. Berbrugger. On m'avait dit que sa fille était en pension aux Ursulines, je pensai donc que je n'avais rien de mieux à faire que d'y aller : par la fille je pourrais obtenir l'adresse du père.

Me voilà en route : j'arrive au couvent ; une sœur tourière me présente à la supérieure qui me reçoit fort bien et me dit qu'en effet Mademoiselle Berbrugger est sa pensionnaire, mais qu'elle est maintenant en voyage avec son père. Il fallait renoncer à la fois à M. Berbrugger et au musée, mais c'est M. Berbrugger que je regrettais le plus ; j'en avais souvent entendu parler et je le connaissais pour un homme de science.

Quoique passablement fatigué, je ne manquai pas la promenade du soir. Rien de plus divertissant que cette foire : on se croirait au bal masqué ; c'est une vraie macédoine humaine. Cependant une chose y manque, ce sont ces boutiques de saltimbanques, d'animaux savants, d'escamoteurs, d'hercules du nord, d'hommes et d'enfants phénomènes et autres curiosités qui tiennent la première place dans nos foires et marchés européens et y attirent constamment le public. On dira qu'ici le public est lui-même un spectacle trop curieux pour qu'on en ait besoin d'autre. C'est vrai : néanmoins, l'absence du vacarme des parades me contrariait, j'aurais voulu tenir nos Bédouins en face de Pierrot et de Paillasse et entendre ce qu'ils auraient dit des coups de batte. Peut-être, étrangers qu'ils sont à nos mœurs, auraient-ils pris Arlequin pour quelque haut fonctionnaire, dont le costume diapré était un glorieux souvenir, rappelant plus d'un drapeau et les vicissitudes de sa conscience politique.

Polichinelle faisait aussi défaut. Cependant il n'est pas inconnu des musulmans. J'en ai parlé ailleurs, et je n'en ai pas fait l'éloge : sans être plus moral que le nôtre, il n'est pas si gai et il est beaucoup moins décent.

Quant aux escamotages et jongleries, je m'étonne peu que les Européens ne viennent pas ici s'y exercer : les Arabes, lorsqu'ils s'en mêlent, de même que les Indiens et les Chinois, sont de beaucoup nos maîtres, et la race des prestidigitateurs que citent leurs contes n'est pas encore éteinte.

Aux alentours du champ-de-foire sont de beaux cafés. Le café d'Apollon est le plus fréquenté des Européens. Les officiers indigènes préfèrent celui qui est à l'autre extrémité de la place. A toute heure, vous en voyez là fumant sous la galerie extérieure, prenant du café, des sorbets, des limonades, de l'eau glacée ; je n'en ai jamais vu boire ni vin, ni punch, ni eau-de-vie. Cependant ils ont adopté quelque chose de nos mœurs : ils sont assis sur des chaises.

Ce luxe de siège est inconnu dans les cafés maures, qu'on rencontre partout près des endroits frais ou dans les coins les plus obscurs des rues. Là, les jambes croisées, on se pose à terre ou sur de larges bancs de pierre et de bois.

Outre les cafés maures et les cafés fashionables, il y a des cafés métis, formant médium entre le café proprement dit et le cabaret pur et simple. Sur les murs de ces bouchons, je lisais en gros caractères : *champorau*. J'avais pris ce nom pour celui du maître de la maison. Le voyant si souvent répété, je compris que tous les cafetiers ne pouvaient pas s'appeler ainsi ; je pensai donc que c'était le titre d'une compagnie ayant le monopole des liquides. Enfin, passant devant l'un de ces

établissements, j'y vis deux militaires attablés, dont l'un criait au garçon : champorau. Je m'arrêtai tout court, heureux de la circonstance qui allait me révéler si champorau était un homme ou une chose. Je n'attendis pas longtemps ; je vis apporter à mes deux consommateurs deux verres remplis d'un mélange noirâtre, assez trouble, et dont il s'échappait une fumée très-intense. La vue en était peu appétissante. Quoiqu'il en soit, comme elle ne me faisait connaître la chose que très-imparfaitement, j'en voulus l'explication. J'entre au café, je demande un champorau, et trois minutes après j'avais la potion devant moi.

Je flairai beaucoup et soufflai longtemps, car c'était bouillant. Enfin, après dégustation, je reconnus un mélange de café, d'alcool et de quelqu'autre ingrédient que je ne définissais pas : au total, une drogue analogue à celle qu'on vend toute faite à vingt centimes la demitasse dans tous les bouchons français et qu'on nomme *gloria*. Le champorau était plus fort en café et en alcool, aussi le payait-on trente centimes. Je n'en aurais pas fait mon ambrosie. Ma curiosité satisfaite, je n'y revins plus. Il n'en faut pas dire de mal, car le breuvage est officiel, et si le gouvernement ne l'a pas inventé, il en a du moins encouragé l'usage, beaucoup moins pernicieux que l'alcool pur, que l'absinthe surtout, et préférable, dans ce climat brûlant, aux boissons débilitantes, bière, orgeat, limonades, qui produisent des dyssenteries et des cholérines dont on se débarrasse difficilement. J'en sais quelque chose ; le siroco aidant, je fus vivement éprouvé pendant mon séjour à Alger, et si ma constitution avait été moins robuste, cela aurait pu me jouer un mauvais tour. J'engage donc tous les arrivants à se méfier des rafraîchissements et à s'en tenir au champorau.

Du reste, l'armée, sans distinction d'arme, d'uniforme ni même de croyance, paraît avoir adopté ce mélange hygiénique, et j'ai vu les turcos eux-mêmes, tout musulmans qu'ils sont, s'en abreuver comme de vrais chrétiens.

Ces turcos, qui font partie de la garnison d'Alger, forment un fort beau régiment; leur costume est le même que celui des zouaves quant à la coupe, seulement la nuance en est différente: les zouaves sont en bleu de roi, ceux-ci sont en bleu de ciel. Descendants des Turcs et des Maures, les turcos offrent une race d'hommes robuste, belle, et vaillante quoique portée au pillage. En leur faisant espérer une razzia, on peut les conduire partout; mais s'il n'y a pas quelque chose à gagner au bout de la campagne, sans être moins braves, ils se montrent mous et insoucians dans leur service.

Il y a des turcos de toutes les couleurs, depuis la blancheur de l'Européen jusqu'au noir Nubien. On compte aussi dans leurs rangs des Maures, des Bédouins, des Kabyles. Ils deviennent sous-officiers, rarement officiers, cependant on en voit quelques-uns. Il y en aurait davantage, s'ils avaient plus d'instruction. Tous les officiers supérieurs et la grande majorité des capitaines et lieutenants sont donc Français. Ces soldats se recrutent par engagement volontaire; leur paie est d'un franc par jour: c'est ce qui les attire. Ils sont fort sobres, ne boivent le plus souvent que de l'eau et se nourrissent, comme les Maures et les Arabes, principalement de fruits et de légumes. Ils ne dépensent pour vivre, me disait un officier, que vingt ou vingt-cinq centimes par jour, et tout le reste de leur argent ils le dissipent avec des femmes ou ils le perdent au jeu.

On trouve dans ces turcos et aussi chez les Maures un élément de civilisation, qu'on ne rencontre pas au

même degré dans les autres races. Les Maures surtout ont de l'ambition : ils se souviennent que leurs pères ont été savants avant nous, et ne dédaignent pas la science. Il serait, je crois, d'une bonne politique, d'établir à Paris ou à Marseille un collège supérieur arabe avec des professeurs français et arabes. Là, les jeunes musulmans pourraient pousser leurs études jusqu'au baccalauréat et même au doctorat, car il faut bien croire qu'un jour l'Algérie aura ses représentants indigènes dans nos chambres. L'intelligence ne manque ni aux Maures, ni aux Arabes, ni même aux Kabyles : il ne leur faut que plus de savoir et moins de préjugés.

Il est d'ailleurs impossible, quels que soient ces préjugés, qu'ils ne sentent pas que leur affiliation à la France leur est profitable ; ils peuvent maintenant s'enrichir et à leur gré thésauriser ou acquérir, sans avoir la crainte d'être dépouillés par une administration qui reconnaît des droits égaux à tous ses administrés. Ils ont déjà une telle confiance en l'équité de notre gouvernement que, dans leurs affaires litigieuses, ils préfèrent souvent s'adresser aux magistrats français qu'à ceux de leur religion. Sans adopter nos croyances, ils ont donc cru à notre justice : c'est déjà une conversion.

Quant aux conversions religieuses, si jamais on en fait parmi les Maures et les Arabes, ce ne sera qu'à la longue et dans les classes élevées qui, de génération en génération, auront prospéré au service de la France. Les tentatives qu'on ferait aujourd'hui ne serviraient qu'à éloigner de nous les indigènes de toutes les races, et probablement à ramener la guerre. On ne doit pas se dissimuler que les musulmans sont plus croyants que nous, plus fidèles aux pratiques de leur religion ; nous ne les convertirons donc qu'après nous être convertis nous-mêmes, car ils trouveraient fort étrange que

nous prétendissions les soumettre à un culte que nous ne pratiquons pas. Les conversions que vous verriez seraient le résultat de l'ambition ou de quelqu'autre intérêt humain, et non celui de la conviction. Or, à ce prix, il vaut mieux qu'il n'y en ait pas.

Ces réflexions m'étaient suggérées par la conversation et les remarques très-judicieuses de M. \*\*\*, officier d'état-major, avec qui je causais en regardant circuler la foule. La nuit s'avancait; je le quittai pour regagner mon logis, en priant Dieu de m'accorder quelques heures de sommeil dont j'avais grand besoin et que personne ne voulait me promettre. Par un effet que je ne m'explique pas, ce malheureux siroco qui nous assoupit le jour nous empêche de dormir la nuit.



**CHAPITRE XLIII.**

Suite d'Alger.— Les baigneuses.— Les pêcheurs.— Le jardin Marengo.

Dieu m'a exaucé, j'ai dormi quelques heures, et quoi que ce vent maudit souffle toujours, je me sens moins lourd que la veille. Je me lève pour aller aux bains Bab-el-Oued, auxquels j'avais fini par m'accoutumer. La mer était des plus calmes et je m'en félicitais, espérant pouvoir enfin m'y tenir sans cordes ni amarres. Vain espoir, ce beau temps avait attiré des baigneuses et le bain des dames était occupé.

On m'offrit celui des hommes, mais la descente en est si peu commode et mes écorchures me tenaient tant à cœur qu'y renonçant je me disposais à m'en aller, quand le baigneur me dit que ces dames s'apprétaient à sortir et que la place serait bientôt à ma disposition. En effet, quelques minutes après, je les vis s'éloigner.

Maître du lieu, je m'empressai de revêtir le costume officiel et je me mis à l'eau.

J'y étais à peine, quand parurent deux femmes voilées, Arabes ou Mauresques. Elles entrèrent dans un cabinet. Je crus qu'elles allaient demeurer là jusqu'à ce que je quittasse le bain, ce qui me contrariait beaucoup, car, par cette mer paisible, il était vraiment délicieux et je comptais en profiter. Néanmoins, ne sachant pas faire attendre des femmes jeunes ou vieilles, j'allais me retirer, quand je vis mes deux Mauresques arriver en peignoir et s'apprêter à se mettre à l'eau.

Pour leur laisser le meilleur endroit et le plus facile à descendre, je m'éloigne en nageant quelques brasses, mais là je fus arrêté par une barrière de rochers. Alors je vis mes deux belles, sans s'inquiéter de moi le moins du monde, ni beaucoup plus du mouvement oscillatoire de leur peignoir, entrer dans l'eau justement à la place que je venais de quitter. Là, elles commencèrent à barboter, puis à s'éclabousser et à s'arroser en riant aux éclats; enfin, elles s'apprivoisèrent si bien, que me mêlant à leurs jeux, elles se mirent à me jeter de l'eau.

Quelles étaient ces femmes?—C'est ce que je ne saurais dire; mais le baigneur ne m'avait pas trompé en m'assurant que bien souvent des dames indigènes venaient à son bain et même en compagnie.

Comme l'eau est très-fraîche entre ces rochers, je commençais à me refroidir et j'aurais voulu regagner ma cabine, mais il n'y avait d'autre endroit pour remonter que celui que j'avais laissé aux deux baigneuses, et c'était là que, fatiguées de leurs jeux, elles s'étaient assises. Or, il fallait non-seulement les déranger, mais les prier de se lever, et en vérité je ne savais en quelle langue leur faire cette proposition.

Le maître du lieu me tira de passe en me disant que d'autres dames venaient d'arriver, que c'étaient des

Françaises, et qu'elles attendaient. Les deux Mauresques comprirent sans doute, car elles sortirent de l'eau immédiatement.

J'en fis autant, mais non si prestement que les dames françaises n'eussent vu les Mauresques et moi ensuite. Bien que je fusse très-innocent de la rencontre, quelles conclusions ne pouvait-on pas en tirer? Or, une galanterie, une simple politesse envers une femme indigène est ici regardée par nos belles compatriotes comme un crime irrémissible, une sorte d'abjuration de la couleur nationale; en un mot, on est censé s'être fait Arabe avec toutes les conséquences de la chose, et il ne reste plus qu'à se pendre à une corde de chameau. Voilà pourtant à quoi on est exposé en voyage.

En quittant la maison des bains, on se trouve sur une rampe qui a vue sur la rade et une partie du port. Au pied de cette rampe, parmi beaucoup d'autres rochers, il y en a un que les flots battent de tous côtés et qui, tel qu'un pic ou un clocher, domine son entourage. Plusieurs pêcheurs à la ligne, car on en rencontre dans tous les pays, étaient assis au pied de ce roc; j'en vis un autre qui était perché à la cime et je ne m'expliquais pas comment il y était parvenu. Immobile, il y faisait l'effet d'une statue sur son piédestal.

En le considérant, il me vint en idée de savoir s'il était heureux et si le poisson mordait; puis, comme il y avait là des pêcheurs de cinq à six nations différentes, je me demandai quelle était celle qui maniait mieux l'hameçon, et j'attendis que quelques coups de ligne me donnassent la mesure de leur talent. Ici encore, j'eus occasion d'observer que lorsque la ligne est l'instrument de capture, la quantité de poissons pris est toujours en raison inverse du nombre d'individus qui essaient de les prendre. La raison de ceci c'est que,

parmi beaucoup de pêcheurs, il y a toujours beaucoup de maladroits : ils sentent bien l'animal mordre, mais ils ne savent pas le tirer de l'eau. Or, le poisson, quand il s'agit de son salut et de celui des siens, n'est pas plus bête qu'une autre créature ; une fois piqué, non-seulement il ne mord plus à l'hameçon, mais il empêche les autres d'y mordre, il les avertit et les en détourne.

C'est ce qui arrive à Alger comme ailleurs, car, malgré la quantité de pêcheurs et la longueur de leur corde et de leur perche, durant une demi-heure que je les examinai, je n'en vis pas un seul prendre le plus petit fretin.

Paris a aussi ses joueurs d'hameçon, personne ne l'ignore ; on en voit toujours quelques-uns aux abords de la Seine. Autour de chacun vous êtes également assuré de rencontrer un certain nombre de curieux, mais, parmi ces spectateurs bénévoles, vous ne verrez jamais de femmes. Ici, il y en avait, et deux Bédouines drapées et voilées suivaient, comme moi, le mouvement du fil et du bouchon.

Quand j'eus assez de la pêche, je gagnai une place où est un parc d'artillerie. On y passait en revue un bataillon de turcos et un autre de zouaves. Ce rapprochement des turbans et des vestes de couleurs différentes donnait à cette troupe l'apparence d'une mosaïque ou d'un parterre du plus brillant éclat. L'uniforme a, comme les pièces d'artifice, été surtout inventé pour la réjouissance des yeux. Ce n'est pas le vêtement le plus commode que l'on préfère, ce n'est pas même le plus favorable à la défense, à la santé, au mouvement de l'homme, c'est le plus beau. Malheureusement, on est si peu d'accord sur le beau en fait de costume, que ce qui paraît tel au ministre de l'année présente, semblera le contraire à celui de l'année prochaine : il

en résulte qu'en taille et retaille d'habits, fourbissage de casques et retapage de schakos, nous avons dépensé, depuis cinquante ans, une somme qui aurait suffi pour faire une seconde édition de Paris. Voilà, selon moi, de l'argent bien mal employé, car il n'en reste que des loques. Les Bédouins sont plus sages : depuis trois mille ans ils portent le même costume et ils s'en trouvent bien.

Je vais visiter le jardin Marengo, placé à l'extrémité de la rue Bab-el-Oued. Taillé dans la montagne et pratiqué par étages, il est bien harmonié à l'ensemble de la cité, dont il forme une des extrémités. On en parle moins qu'on ne devrait le faire. Personne ne m'en avait dit mot, et c'est par hasard que j'y suis arrivé. Ce mélange de plantes européennes et d'arbres africains : palmiers, lauriers rose, orangers, bananiers, etc. ; ces bassins d'eau limpide et ces poissons aux teintes brillantes, ces kiosques avec leurs murs de faïence colorée, ces Maures fumant les jambes croisées sur leurs tapis ou dormant sur les bancs, enfin la vue de la mer d'un côté et de la montagne de l'autre, présentent un ensemble et offrent une promenade dont il serait difficile de rencontrer les analogues.

Parmi les ornements d'art, on remarque un buste colossal de Napoléon I<sup>er</sup> et une colonne où sont inscrites toutes ses victoires. Sur une des faces de la colonne est un aigle en demi-bosse, puis le petit chapeau du grand homme avec cette inscription : *Il avait révé cette conquête.*

Parvenu à la porte la plus élevée du jardin, le spectacle change : on se trouve en face d'une route et de divers sentiers conduisant à la Kasba, à quelques forts ou casernes et aux maisons les plus élevées de la ville. Dans ces sentiers, on voyait passer tour à tour des

soldats, des femmes voilées, des Arabes, des chevaux, des ânes, des chameaux, qui, par je ne sais quel effet de mirage, car la distance n'était pas grande, semblaient des miniatures.

En rentrant dans la ville, je rencontrai un Bédouin fort sale, portant un yatagan à fourreau d'argent du plus beau travail; arrêté devant une boutique, il marchandait quelque chose. La maîtresse du logis, jeune Française de bonne mine, lui demanda à examiner ce fourreau; le Bédouin le lui montra, mais en le tenant toujours. Un officier, qui était dans le magasin, dit à la dame: « Il vous le laissera voir aussi longtemps que vous voudrez, mais quant à le lâcher ne pensez pas qu'il ait en vous ni en aucun des siens cet excès de confiance: un Bédouin ne lâche jamais ce qu'il croit précieux. »

Je voulais aller à la poste: il me fallut demander dix fois mon chemin pour la trouver. Je n'avais jamais rencontré, même à Venise, même à Constantinople, un tel labyrinthe de couloirs et de ruelles: il y en avait qui n'avaient pas un mètre de large. Quant à la poste elle-même, je ne sais si l'aspect du bâtiment avait déterminé le choix qu'on en a fait, mais il a une grande analogie avec une mesure que j'avais vue à Cumes et qu'on appelle: l'Antre de la Sybille. Au surplus, je ne blâme pas cette préférence: ce rapprochement a son actualité. N'est-ce pas aujourd'hui par la poste et son télégraphe que parviennent les oracles? Le grand temple sybillin n'est-il pas son hôtel?

Comme il faut être juste en tout, je dirai que si les rues d'Alger, sauf quelques-unes, s'écartent de la ligne droite autant et même plus qu'il est possible d'imaginer, elles sont généralement bien pavées, grâce à l'administration française, car, sous le dey, elles ne l'étaient,

selon l'usage turc, que de chiens et d'immondices.

J'ai déjà parlé de l'étonnement qu'on éprouvait en rencontrant à chaque pas, dans ces extraits de rues, des entrées de maison en marbre sculpté, du travail le plus délicat. Je citerai entr'autres celle qui est près du passage des Consuls; la porte en est formée par deux pilastres corinthiens d'un goût et d'une élégance parfaits. Est-ce une œuvre arabe ou bien quelque fragment d'un temple grec, dont on aura ainsi tiré parti? Une suite d'arabesques, chefs-d'œuvre de patience, feraient croire qu'une main orientale a passé par là. Cette porte conduit dans un vestibule où sont des arceaux soutenus par des colonnettes. Comme d'ordinaire, des carreaux de faïence décorent les murs.

Toutes ces maisons, grandes ou petites, sont couvertes par des terrasses où, dès que la fraîcheur est revenue, se rendent les habitants du logis. En ceci, les chrétiens ont imité les Maures. Ceux-ci y transportent même leur lit et y dorment, ce que nous ne faisons pas encore.

Je ne trouvai pas à la poste les lettres que j'attendais : j'en fus fort chagriné, depuis longtemps je n'avais pas reçu des nouvelles de France. Pour me distraire, j'allai à une exposition d'horticulture dont l'ouverture avait été annoncée pour le jour même. Je demandai à un passant le chemin d'une rue qui devait m'y conduire; ce passant ne me comprenant pas, j'allais m'adresser à un autre, lorsqu'une femme voilée qui m'avait entendu me dit, en très-bon français, qu'il fallait prendre à droite, puis à gauche, etc. Je crus que c'était quelque Française déguisée, mais depuis j'ai eu occasion, dans les omnibus, d'entendre des Mauresques et des Bédouines parler français, même entr'elles; seulement, quelques expressions un peu hasardées indiquaient

qu'elles avaient appris la langue à l'école militaire.

L'exposition agricole avait lieu au collège, dans une vaste cour entourée d'une galerie couverte. En entrant, je vis un des commissaires qui enregistrait les divers produits qu'on venait exposer. Il avait devant lui un grand assortiment de courges et de potirons : — Comment nommez-vous ces *machins-là*? demande-t-il à l'exposant. — Des courges dites d'Espagne, répondit celui-ci. — Et celles-ci? — Des courges de France dites potirons. — Bien, dit le commissaire; et il enregistre la réponse. Mais, à la demande, j'avais compris que c'était un naturaliste improvisé : il y a beaucoup d'experts de cette force.

Parmi les produits, j'ai remarqué d'abord diverses sortes de blé, toutes d'excellente qualité. En outre des fruits propres au pays, on en voyait venant de greffes françaises, entr'autres de belles poires et d'énormes pommes de reinette. Parmi les légumes, des choux gigantesques; puis, des caisses contenant des cactus en pleine végétation et couverts de cochenilles vivantes. L'étiquette portait : cochenilles de Bermanduis, de MM. Feraud et Sauley. — Ceci est une véritable conquête.

Il y avait un grand nombre de fort beaux échantillons de tabac, de coton, et une suite très-respectable de bouteilles de vin rouge, blanc, jaune, provenant de toutes les parties de l'Algérie. Je lis sur une étiquette : vin de Cherchell, vigne de trois ans, culture de M. Caroli; vin rouge de Baaouda, 1855, de M. Michel Vidal. Je remarque aussi diverses espèces de vin mousseux.

Viennent après une collection non moins nombreuse de flacons de liqueurs, avec des paquets d'ingrédients nécessaires pour les fabriquer, intitulés : essence africaine de Blidah, etc.

Je cite ceci seulement pour mémoire et comme indication